

Auteur : THE\_MONK

Source : <http://www.ebook-fr.com> ou <http://www.ebook-gratuit.org>

Mauvais roman

La triste ampoule éclairait de sa pâle incandescence l'appartement devenu au fil des mois un taudis insalubre. Depuis quand n'avait-il pas vu la lumière du jour ? Une semaine ? Deux ? Peut être trois, à moins que cela ne fasse des mois. Peu importait. La lumière était désormais une injure pour lui, la lame brûlante raclant ses plaies.

Une plante verte, terrée dans un recoin de la pièce, vivait ses derniers instants. Son obstination à vivre devenait pathétique ; la terre craquelée de sécheresse, définitivement stérile ; cette frêle tige contorsionnée par l'aridité, ces feuilles jaunies luttant pour sauver le peu de surface verte encore présente. Le temps, ou plutôt l'instant, était venu où l'équilibre allait se rompre. Ce même instant où un objet en équilibre précaire tombe de manière inattendue. Lorsque tous les petits déséquilibres successifs se sont accumulés et que l'objet cède à la gravité sans crier gare. Cet instant de bascule arrivait également pour cette plante. Encore un petit déséquilibre et elle s'effondrerait inopinément dans un fin bruissement de cellulose séchée.

« Comment ai-je fait pour en arriver là ? » sanglota-t-il refermant et brandissant son poing. « J'avais tout, absolument tout : le succès, la notoriété, la beauté même. Pourquoi tout cela m'a-t-il été enlevé ? Qu'ai-je pu faire ? J'ai travaillé dur pour parvenir à mon but. Je n'étais pas de ces misérables qui se donnent seulement la peine de naître, qui ont tout, tout de suite, tout cuit, sans aucun effort. Alors que moi ; moi, je me suis tué à la tâche, éreinté, malmené plus souvent qu'à mon tour. Je n'ai jamais lâché prise ! On n'avait pas le droit de me retirer ce que j'avais, ils n'avaient pas le droit de me faire ça, ils n'avaient pas le droit... »

Ernest se réveilla. Il retrouva l'inconfort permanent que lui imposait son corps impotent. Il fit rouler son fauteuil jusqu'à la cuisine, ouvrit la porte du frigo, saisit la première denrée comestible et l'avalait gloutonnement tel une bête affamée. Il s'essuya d'un revers de main et claqua la porte. Il s'avança alors parmi les détritiques qui jonchaient le sol et se dirigea vers son salon.

« Pourquoi m'ont-ils fait ça ? » Se lamenta-t-il reprenant l'éternel discours qu'il ressassait depuis plus d'un an déjà. Il tournait et retournait les mêmes éléments de réflexion stériles cherchant à savoir pourquoi, seulement pourquoi. « Il doit y avoir une raison... Non il y a une raison, il ne peut en être autrement. »

Il resta là quelques heures somnolant, il ne dormait pas vraiment, son cerveau entraînait seulement dans une torpeur mélancolique. Certaines fois, cet état se prolongeait sans qu'il en perçoive la réelle durée. Le temps n'avait, de toute façon, plus aucun sens pour lui. Il n'avait rien à faire, personne à attendre, rien à espérer, il voulait juste une réponse. Alors il végétait dans cet appartement lugubre aux volets fermés.

Il fit le tour de son logement, laissant errer ses yeux : la chaîne Hi-fi crasseuse, la bibliothèque gisant sur le sol avec quelques livres éparpillés autour. Ses livres, ses précieux livres, ses aides de camp qu'il avait patiemment appris à maîtriser, chacun selon leur personnalité. C'est à eux qu'il devait tout et pourtant il ne leur était redevable de rien. « Je ne vous dois rien, vous m'entendez : rien du tout. C'est moi qui ait lutté sans cesse contre vous jusqu'à vous dominer. Je me suis arrogé, à force de travail, le droit de vous mépriser, de vous juger, de vous expédier au pilori ou au pinacle. C'est vous qui me devez tout au bout du compte, c'est vous... » Finit-il par balbutier dans un sanglot.

Il regardait à présent les cadres cassés sur sa commode. Des photos de lui avec différentes célébrités. Il se revoyait devant les caméras : « quelle prestance j'avais ! Serrant la main des sommités. C'est grâce à moi et à moi seul que la littérature a reconquis le petit écran. On a suffisamment entendu le refrain suranné selon lequel on ne parle pas assez des livres à la télévision. Personne avant moi n'avait réussi à parler de littérature aux heures de grande écoute. Ah certes, je n'ai pas dopé les ventes ; j'aurais même eu tendance à les annihiler mais je rivais devant son écran plus d'un téléspectateur sur deux. Le renouveau de la littérature, on me le doit ! Et qu'ai-je en récompense ? Un fauteuil roulant ! Une paraplégie ! Une main tordue ! C'est cela ma récompense. C'est trop, vous n'auriez pas dû ! Vous, vous, mais qui au juste ? Qui est ce vous que j'aimerais tant remercier à coup de poing. Mes agresseurs peut être ? Non pas eux, ce n'était que de simples exécutants, des brutes stupides, des animaux. La lie de l'humanité, des énergumènes tout droit sortis du moyen âge ! Le commanditaire alors ? Parce qu'il y en avait un c'est sûr. Le vol n'était qu'une couverture pour maquiller mon agression, il m'en voulait à moi, c'est évident. Qui sont ces ennemis à qui je dois mon triste sort ? Ils sont tellement nombreux, ricana-t-il, tous ces envieux, ces jaloux m'en voulaient, chacun avait une bonne raison d'engager les deux gorilles. » Ernest revenait encore une fois au point de départ de sa réflexion. Quelques heures d'état végétatif et cela repartirait de plus belle.

Ernest ouvrit les yeux. « Non pas encore, pas encore, je veux ma dose d'inconscience, est-ce trop demander ? » expira-t-il dans un long soupir. Il roula son fauteuil jusqu'à la bouteille la plus proche. Elle était vide. « De l'inconscience, je veux ma dose d'oubli » cria-t-il en la jetant de rage contre le mur. Il en trouva une autre plus conciliante remplie au deux tiers. Il la vida. D'abord goulûment puis plus doucement, délicatement, la tétant comme un nourrisson repu tête le sein de sa mère. La douceur de l'ivresse le saisit. Sa conscience se terra dans les replis de son cerveau, spectatrice impuissante d'une farce sordide. Mais au lieu d'abdiquer et de laisser la place à l'évanouissement habituel, son esprit tint bon. Les démons, réveillés par l'alcool, sortirent de leur torpeur entamant leur sarabande nauséuse, s'agitant en tous sens. Le pauvre Ernest n'avait d'autre choix que de les considérer dans leur entière laideur.

Le manège infernal de ses réflexions insanes s'emballa, dans l'impossible espoir de trouver enfin une explication à sa destinée.

Ernest sursauta, il sentit dans sa main engourdie la bouteille vide. Il expira lentement. Après avoir visité son pandémonium, il allait à présent apprécier les vertus d'une éducation judéo-chrétienne en affrontant son dernier démon, celui toujours à la traîne : la Culpabilité. Celui qui vient lorsque l'orage est passé, achever les victimes par un dernier examen de conscience. Ce flux dense et constant de remords aussi obsédants qu'inutiles servant juste à un masochisme cérébral. Certes il pleurait, il geignait, hurlait des malédictions mais au fond cela n'était pas si désagréable de se rouler dans sa rage spirituelle. Enfin il se tût, retournant à son morne état végétatif.

Le silence pesant de cet appartement-prison était à peine troublé par l'obstination d'une mouche qui tentait de traverser la vitre. « Voie libre-avancer-erreur ; libre-avancer-erreur... » Manifestement ses ressources semblaient insuffisantes à l'exécution de son programme. Elle abandonna et chut ; grossissant sans bruit le cimetière de diptères improvisé sur le rebord de la fenêtre. La pièce fut de nouveau saisie par une sourde étreinte silencieuse. Le temps était suspendu.

Ernest marmonnait, il regarda autour de lui puis se figea. « Ils sont là, Ils arrivent,, ils s'approchent - où est ma clef ?- Mais qu'est ce qu'ils me veulent ?- Où est cette foutue clef ?- Bonsoir messieurs qu'est ce que vous...La surprise de l'impact stoppa net son cerveau, à peine le contact du sol se fit sentir qu'une montée de douleur le saisit. Puis ce fut l'estomac, le dos, les côtes qui sous les coups répétés devinrent les centres de souffrances sans nom. L'agression dura quelques minutes tout au plus mais la douleur étirait inexorablement le temps; l'espace entre deux secondes successives ressemblait à un gouffre. En cherchant à se protéger la tête à l'aide de ses bras, sa montre se retrouva collée près de son oreille, il put donc quantifier l'horreur de l'éternité. Le tic si familier semblait totalement désolidarisé de son immédiat corollaire. Entre ces deux bornes, si caractéristiques de notre perception du temps, se trouvait une zone de flottement composée de milliers de subdivisions. Ernest découvrait, à ses dépens, une vie rythmée par le millième de secondes. Il gisait sur le trottoir incapable de tout mouvement. Cédant de plus en plus sous les coups de buttoirs de la substance P, son cerveau sombrait petit à petit dans le coma. Sa perception auditive commença par diminuer progressivement, les bruits de circulation lui semblèrent de plus en plus lointains, sa vision suivit le même procédé comme si son esprit se repliait sur lui-même. Juste avant que sa conscience abdiquât, la dernière chose dont se souvint Ernest fut ce petit caillou, insolite par son étonnante blancheur, sur la chaussée d'un bleu sombre et profond.

Et puis il avait fallu revivre, ou plus exactement re-souffrir comme il se plaisait à dire à son médecin pendant sa convalescence. Certes durant les premières heures l'abattement avait été intense, puis le docteur lui avait dit qu'il récupérerait ses facultés, l'incapacité de mouvoir ses jambes et l'horrible contraction de sa main devaient être passagère. De surcroît, il n'était pas seul : la famille, les amis, les infirmières l'entouraient. Autant de moment pour partager sa souffrance et se faire choyer. Hélas, le temps éroda lentement l'illusion de bien être d'Ernest. Les amis se faisaient plus rare, les médecins plus sceptiques et la douleur plus grande. Un mois passa puis il dut rentrer, essayer de retrouver son autonomie mais avec deux jambes et un bras évanouis, incapable de rien, irritant d'inutilité.

Le handicap de sa main avait été plus dur à supporter que sa paraplégie. Ses jambes mortes l'empêchaient de se déplacer à sa guise mais le fauteuil palliait en partie son manque de mobilité. Cependant rien ne remplace une main. Ernest regardait sa main valide avec admiration, il possédait l'outil le plus perfectionné du règne animal au bout de son bras. Certes on faisait des machines sans commune mesure avec la force ou la précision de la main mais aucune d'entre elles n'auraient vu le jour sans l'intervention de celle-ci. La main est à la base de nos civilisations, tout ce qui nous entoure a pour origine la main. D'aucuns prétendent que le cerveau a son importance, mais elle seule s'est confrontée à la matière, s'est usée contre la réalité ; le cerveau n'est qu'un beau rêveur, seule la main agit, voilà l'essentiel. Cette juxtaposition de tendons qui saillaient lorsqu'Ernest agitait ses doigts l'émerveillait. La complexité des mécanismes qui régissaient la mobilité et la dextérité le stupéfiait. Et ce fruit si abouti de l'évolution gisait là, sans énergie, horriblement contracté tel une feuille morte. Un membre si efficace réduit à néant, aussi enrageant qu'un verre percé.

Contraint par ses handicaps et malgré ses réticences, Ernest dut se résoudre à prendre une aide à domicile. Aide d'autant plus difficile à supporter lorsque l'on a hissé la misanthropie au rang de hobby. Accepter le secours d'un tiers, quand par orgueil on s'est placé au dessus des autres, n'est pas chose facile. Ernest tenta tant bien que mal de redescendre parmi la plèbe qu'il avait si longtemps méprisée. La tourbe, ce mot qui lui plaisait tant, lui revenait avec d'autant plus de force qu'il devait se soumettre aux sympathiques injonctions d'un de ces représentants. Ernest avait haï nombre de gens, il avait été en quelque sorte payé pour haïr, mais il n'avait jamais autant détesté quelqu'un que son aide soignante. La jeune femme, d'une trentaine d'année tout au plus, était cependant charmante, courtoise et délicate. Mais il est dur de ne pas se sentir inférieur lorsque l'on est privé de capacités que les autres possèdent. Et l'idée même d'infériorité révoltait Ernest qui ne pouvait accepter qu'une simple aide soignante puisse se mouvoir plus aisément que lui. L'infantilisation inhérente à son état, ainsi qu'à son manque de volonté à retrouver son indépendance, renforçaient encore son infériorité, fantasmée plus que réelle. Les phrases prononcées sans malveillance, et même avec une certaine déférence, de la part de la jeune femme blessait chaque jour un peu plus l'ego d'Ernest. « Je vais vous déshabiller » ou « je vais vous faire prendre votre bain » l'irritait au plus haut point et pourtant qu'aurait pu dire d'autre la pauvre aide soignante ? Rien, elle était condamnée d'avance par Ernest, elle faisait un métier de souillon, elle était forcément irrespectueuse et vulgaire. Si bien qu'au bout de quelques semaines, il la congédia.

Et puis insensiblement, ses relations, sa santé, son moral et son hygiène se dégradèrent ; pour en arriver là, à cet appartement devenu poisseux, suintant de mal-être et à cette vie nauséuse devenue calvaire. « Mais qu'ai-je fait ? Qu'ai-je donc bien pu faire pour mériter ce sort ? Pourquoi ? » Inlassablement son cerveau parcourait cette vis sans fin de réflexions nauséabondes, conduisant aux inévitables gémissements et sanglots. Alors que lui restait-il comme possibilité ? Le suicide peut être ? Mais il faut un courage dont Ernest était totalement dépourvu et puis avant il fallait trouver la réponse. « Pas de repos possible sans la Réponse ; après peut être, qui sait ? Se disait-il, mais pas tout de suite, non pas tout de suite. »

On sonna à la porte. L'onde aiguë de la sonnette emplît l'appartement silencieux et vint résonner dans le corps d'Ernest, le saisissant de la même manière qu'un élève faisant un mauvais tour est surpris par son professeur. Il restât interdit quelques instants, puis on frappa. Il se dirigea, transi d'effroi, jusqu'à la porte et regarda par la serrure. Il ne vit qu'un bout de manteau rouge à l'aspect nylon et une main gantée. La main disparut et toqua de nouveau.

« Qui est ce ? Chevrot Ernest.

-C'est un colis pour vous répondit une voix assez jeune.

-Posez le devant, sur le pas.

-Il faut que vous signiez le reçu.

-Eh bien...glissez le papier sous la porte.

Le coursier s'exécuta. Ernest prit un stylo et signa de sa main contractée. Il n'avait jamais fait l'effort d'apprendre à se servir de sa main gauche, la seule valide. Il griffonna comme il put son nom et retourna le papier.

-Bonne journée conclut le coursier d'une voix mal assurée.

-Oui c'est ça bonne journée répondit de manière inaudible Ernest mettant dans cette simple phrase toute la rancœur dont il était capable.

Il attendit quelques instants puis entrouvrit la porte le plus silencieusement possible, s'assura que la voie était libre et sortit sur le palier. Un petit paquet cubique attendait sagement qu'on le ramasse. Ernest le saisit, il était étonnamment lourd. Une joie enfantine s'empara de lui. Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas été confronté à l'inattendu, l'imprévisible ; bref ce contact avec la vie le ranima quelque peu. Il s'empressa de trouver un couteau dans le fatras de sa cuisine et ouvrit religieusement le paquet. Le coup fut rude lorsque le contenu se dévoila. Ernest lança le colis avec une force prodigieuse à travers la pièce et se remit à sangloter « N'ont-ils pas de pitié ? N'ont-ils pas une once de pitié ? Pourquoi ne m'oublient-ils pas ? Tout simplement. Je ne leur ai rien demandé. Je les ai laissés tranquilles qu'ils fassent de même à mon égard. » Ernest resta là sans bouger puis après un court moment, il reprit son leitmotiv dépressif qui aboutit une fois encore à son triste état végétatif.

Ernest émergea et roula vers le carton déformé par l'impact qui avait déversé une partie des livres qu'il contenait.

Ernest prit un livre machinalement. Il feuilleta les premières pages, puis le premier chapitre. Son œil scruta d'abord les phrases à mettre en relief pour en faire une chronique mordante. C'était ainsi qu'il avait réussi, c'est donc ainsi qu'il procéda.

Le visage d'Ernest se réchauffa, le sang afflua à sa tête dilatant chaque vaisseau de son derme.

« -Eh bien il faut reconnaître que ce livre est un chef d'œuvre.

-Ah oui Ernest, un chef d'œuvre ?

- oui, un chef d'œuvre de l'inutile, chaque phrase participe à l'édification de ce grand rien littéraire que représente ce bouquin. L'histoire est d'une platitude affligeante. C'est bien simple, ce livre m'évoque l'odeur d'un plat de pâte froide. » Ernest senti la chaleur des projecteurs, sur son visage gras de maquillage. Le public pouffait poliment l'encourageant dans sa curée littéraire. Il se sentait une meute à lui seul, lacérant le livre de ses bons mots.

« Le propos est proprement inintéressant et l'héroïne strictement transparente, psychologiquement diaphane !

Renchérit-il. Cette histoire de deuil dans une cuisine est aussi invraisemblable qu'ennuyeuse. Le point d'orgue de cette « œuvre » est un problème avec une cafetière débouchant sur une métaphysique du café. Non mais ce n'est pas sérieux ! » L'assistance à présent riait, il les tenait. Connaissant la suite de sa chronique, Ernest jubila. « Ce n'est qu'un début, pensa-t-il, attendez de voir la suite » « C'est bien simple monsieur C..... ce pseudo écrivain commet un acte d'une gravité qu'il ne soupçonne pas en publiant ce livre. A mon avis cet homme se rend coupable d'un crime écologique, purement et simplement. Il me paraît plus essentiel de photocopier des directives ministérielles que de couper des arbres pour imprimer ce livre. » Dit-il présentant le livre à l'assistance en le tenant du bout des doigts tel un objet malodorant. « Pensez, continua-t-il, à la quantité de papier nécessaire à l'impression de cette nullité littéraire ! Quand bien même ce livre tiendrait sur une seule page -et Dieu sait que cela en ferait un meilleur bouquin- que ce serait déjà trop. La perte pour la production d'oxygène mondiale que représente cet opus nous permet de déduire rapidement que Mr C..... nous pompe l'air ! » La salle riait, applaudissait à tout rompre. « -Oui j'aurais pu en faire une bonne chronique » conclut-il amer « Quel gâchis ! » Ernest feuilleta quelques autres livres. Au fur et à mesure des années, la production allait croissant et pourtant pas l'ombre d'un chef d'œuvre ; à moins qu'à force de critiques et de mauvaise foi, il ne soit passé à côté.

Pensif, Ernest s'alluma une cigarette et se servit un verre de vodka. Le tabac le ranima et l'alcool se chargea de l'euphorie. Il regarda le livre qu'il tenait dans sa main, le soupesa, le retourna et fixa la couverture d'un regard absent. Soudain par une illusion de son cerveau, Ernest vit son nom remplacer celui de l'auteur. Il ne réagit pas immédiatement puis au bout d'un moment il commença par murmurer : « Oui, ça serait une bonne idée, une très bonne idée même » se dit-il les yeux brillant d'excitation. Il poursuivit à haute voix : « Oui, je vais leur en faire un livre, un bien senti qui vous file la nausée, dont le résumé seul vous laisse un goût amer, un qu'ils sont pas prêt d'oublier de sitôt. Ils vont partager un peu de ma souffrance tous ces lecteurs avides de sensation, des voyeurs voilà tout ce qu'ils sont. Eh bien là ils vont pas être déçus, ah ça non, ils vont voir ce qui peut se cacher dans un cerveau ; ils seront tous pris de vertige en contemplant mes abîmes. Je vais leur faire passer l'envie de lire. Ces petits marioles vont pas le regretter, je vais leur en donner pour leur argent. On va donner dans l'art brut, dans le sévère mais le pire c'est que ces petits cochons seront tellement pris par mon bouquin qu'ils ne pourront pas le lâcher, y s'ront obliger d'aller au bout, au bout de mon dégoût et au bout du leur. On va remuer la fange, je vais la distiller, la raffiner, la concentrer pour leur livrer un joli extrait de mal être, une belle pépite bien mastoc; je m'en vais leur goudronner l'âme. Et on verra après s'ils la ramènent encore ces salopiauds, ah ça ils achèteront le premier mais pas le deuxième ; de toute façon après mon bouquin, ils n'en achèteront plus du tout, il vont voir un peu ce que c'est le terrorisme littéraire. C'est pas un pavé que je vais lancer dans la mare mais plutôt un bon hectolitre d'arsenic, pour que ça meure mais surtout que ça pourrisse ; que ça sente le méthane à plein nez et on verra si y'a encore des drôles pour venir y respirer. »

Ernest prit alors son ordinateur sur ces genoux, l'alluma et commença à taper frénétiquement.

-Ah ça il vont regretter de ne pas m'avoir brisé les deux mains. Il tapa des heures durant et ne s'arrêta que lorsque ses tendons crièrent grâce.

« -ça y est je les tiens, ils vont payer enfin. Après quelques heures de repos végétal, il se remit à la tâche avec encore plus de ferveur. Il s'arrêta d'écrire au bout d'une semaine espérant secrètement s'être débarrassé de ses démons mais tant qu'il n'avait trouvé la réponse il n'y avait point de salut possible. Alors l'horrible cycle reprit, replongeant Ernest dans sa morbide intemporalité, seul à mâchonner ses éternelles interrogations.

Au bout de quelques jours il refit surface, quelques cadavres de bière et d'alcool blanc gisaient à ses pieds. « Combien de temps cela a-t-il duré ? » Se demanda-t-il pour la énième fois. A croire qu'il éprouvait tout de même un certain malaise à se défaire de ses derniers repères. Après tant de mois passés sans montre ni horloge ni même de soleil, il continuait tant bien que mal à appartenir au seul ordre animal conscient du temps. Il aurait souhaité franchir ce dernier rempart d'humanité mais il ne sentait guère de taille à lutter contre ses instincts de primate supérieur ni contre sa mémoire défaillante. Il se satisfait d'une estimation de deux jours puis tenta de se réveiller tant bien que mal.

Il fit un bref panorama de son appartement dévasté ; ses yeux échouèrent sur un manuscrit imposant. Dans cette semi conscience, dépourvu de tout souvenir, il le lut de son ceil aguerri de critique. Les remarques mordantes fusèrent, à croire que, malgré son état second, son esprit conservait ses réflexes. Mais plus que le style, Ernest dénigrait avant tout l'histoire, il la trouvait tout simplement médiocre et lorsqu'il finit de parcourir le dernier chapitre il médita quelques instants. Un critique au sommet de sa gloire agressé par deux rôdeurs et qui finit paraplé... Son sang reflua de tous ses vaisseaux pour venir se concentrer au niveau de son estomac qui se tordit de douleur.

Le choc, terrible, l'étourdit. « Voilà toute ma vie : un mauvais roman, tout simplement un mauvais roman. Son cerveau se contracta, devint une masse dense et douloureuse. L'implosion était proche. Son réseau de neurones s'effondrait sur lui-même et alors il comprit. « Mais oui, ma vie est un mauvais roman, c'est évident, c'est évident...Je ne suis qu'un personnage de roman, c'est la seule solution valable » Ernest marqua une pause tant sa théorie bouleversait son esprit. Puis il leva les yeux vers son plafond, il restât longtemps dans cette position donnant l'impression de vouloir chercher quelque chose ou quelqu'un puis il commença : « Alors on s'amuse bien,

on rigole, on essaye d'écrire, du coup on martyrise ses personnages ! Mais pourquoi moi ? » Ernest éprouva un certain malaise, toute sa conception de la logique s'effondrait à cause de son nouveau postulat. « Non je me trompe, je deviens fou, ce n'est pas possible. Et pourtant... » Ernest doutait désormais de sa théorie mais l'idée le contaminait, progressant dans son cerveau comme un virus. Il est facile d'avoir une hypothèse métaphysiquement bouleversante mais le plus dur est de savoir s'en débarrasser ou tout du moins avoir des certitudes suffisamment solides pour pouvoir l'invalider. L'état mental d'Ernest ne lui permettait pas d'avoir cette assise, il n'avait donc d'autre choix que de persévérer dans sa folie. « Et pourtant ça explique beaucoup de chose » murmura-t-il, il leva de nouveau les yeux vers son plafond et reprit son monologue vengeur « Alors on est surpris, c'était pas prévu au programme, j'étais pas sensé me rendre compte de cette mascarade, n'est ce pas ? Tu croyais t'en sortir à bon compte. On peut se tutoyer j'espère. On est assez lié toi et moi hein, pas vrai ? Mais non, je fais fausse route, pensa-t-il, je ne suis qu'une marionnette, il me fait dire ce qu'il veut...même penser ce qu'il veut, même cette conscience de lui, il me l'impose. »

Ernest hurla compressant sa tête entre ses mains puis brusquement se mit à faire tourner son fauteuil sur lui-même. « Ah tu ne t'attendais pas à cela hein ? fit-il, lançant son poing vers le ciel. « Mais si, bien sûr que si, c'est lui qui décide de tout, de tout...C'est aussi désespéré que de vouloir surprendre son ombre » Le cerveau d'Ernest était à présent envahi par une douleur intense. « En plus c'est un écrivain sadique » sanglota-t-il. La souffrance allait crescendo jusqu'au moment où la perte de conscience salvatrice vint le soulager.

Il ouvrit les yeux, il était à présent totalement conscient. Il esquissa un rictus qui déforma son visage. « Héros de roman et puis quoi encore ». Il regarda intensément sa main qui lui semblait si réelle que rien ne pouvait le faire douter de son existence intrinsèque. « D'un autre côté, il n'est pas nécessaire d'être un demiurge pour faire croire à une créature qu'elle est consciente de manière autonome. Vu que la conscience d'un être est avant tout un processus de restriction par rapport à l'afflux de données provenant de l'extérieur, il suffit juste de créer les situations dont le personnage a conscience. Avec un tel raisonnement on arrive, certes, à une étrange conception de la vie, mais cette théorie en vaut bien une autre. Alors pourquoi pas... » Soupira-t-il. Le doute insidieux continuait son travail de sape, lézardant son édifice cérébral. Il retourna le problème en tous sens. Le sujet changeait mais le cercle vicieux de réflexions reprenait. Il ne cherchait plus la raison de son sort mais celle de son existence même. Il tentait désespérément de trouver une échappatoire à sa folie. « Je quitte un enfer pour un autre » se dit-il La différence résidait seulement dans le fait qu'il avait trouvé un ennemi contre qui se battre. Réel ou imaginaire, cela n'avait aucun intérêt, le principal était qu'il avait enfin son ennemi. Que sa thèse soit justifiée ou non cela ne revêtait aucune importance, il avait quelqu'un à blâmer. Héros d'un mauvais roman, pourquoi pas...C'était tout même le héros, le personnage principal qui capte toute l'attention. Maintenant il avait une réponse, sa réponse.

Cet état de fait l'avait rassuré quelques temps, il pouvait déverser sa haine contre « l'auteur de sa situation », laisser libre cours à ses mauvais penchants prétextant qu'il n'en était pas responsable. Alors il but et fuma jusqu'au dégoût mais avec la jouissance de l'irresponsabilité. Cependant le déséquilibre de sa situation créé par cet excès de plaisirs malsains devait être compensé à la hauteur de l'ersatz de joie éprouvée. Certes, ne pas assumer ses actes procure un sentiment de liberté apparent mais Ernest était loin d'être idiot et s'aperçu vite du prix à payer en échange. Le pacte qu'il s'était fixé avec lui-même n'avait rien à envier à celui de Faust. Il s'était convaincu de n'être qu'une marionnette aux mains d'un écrivain ce qui lui permettait de se laisser aller à ses bas instincts sans remords. D'un autre côté, il n'avait aucun contrôle de ses actes et devait supporter le fait de ne pas être intrinsèquement autonome. La perte de son autonomie physique avait déjà tellement malmenée son amour propre, la perte de son autonomie mentale, lorsqu'il comprit qu'elle était inhérente à sa théorie, le bouleversa totalement. Les joies malsaines et fébriles éprouvées les jours passés se payèrent par de long jours de dépression tout aussi malsains et fébriles.

Ernest se réveilla ; le cycle venait de s'achever, il pouvait donc recommencer. Toujours la même puanteur, toujours cette haleine nauséabonde d'alcool, encore cette odeur de sueur vieillie et ces lancinantes questions. Certes ce n'était pas les questions de la veille mais elles étaient du même acabit, tout aussi insolubles que les précédentes. « Ce n'est pas possible, je ne peux pas être dans un roman, comment pourrait-il avoir créé autant de souvenirs ? Mon enfance, mes amis, mes imprévus. Et pourtant, si je suis bel et bien un personnage de roman, je ne peux me rappeler que de ce qu'il souhaite y compris la phrase « il me fait dire ce qu'il souhaite » ainsi que sa répétition. » Ernest défailloit devant cet effet gigogne infini et vertigineux. « Il doit y avoir une solution ! Tout problème à une solution sinon c'est qu'il n'y a pas de problème, c'est shadokement imparable ! Ernest esquissa un sourire.

Il s'étonna de voir à quel point le simple fait de sourire l'avait un bref instant changé. Les tensions de son esprit semblaient s'être atténuées. Il prit un peu de recul par rapport à sa situation et sourit encore. « Comment en suis-je arrivé là ? » fit-il désabusé ; puis tout d'un coup : « C'est de sa faute à cet auteur de bas étage. Alors on s'attendrit sur son personnage, on n'ose pas aller jusqu'au bout. Mais ne t'inquiète pas, tu descendra avec moi aux enfers quoique tu décides ! Tu ne peux pas t'en sortir à si bon compte. Tu paieras, toi aussi, comme j'ai payé. Tu vas voir ce qu'est la déchéance, le vice personnifié, je vais devenir une icône de tout ce que l'humanité a de bas et d'abject ; je serais l'ignoble en personne et tu n'auras d'autre choix que de me considérer dans mon entière laideur. »

Au loin, perdu dans un désert ocre, s'élevait une petite enceinte circulaire blanche de chaux. Le vent soufflait,

soulevant quelques particules siliceuses dans l'air chaud, le soleil se couchait insensiblement éclairant le ciel d'un rose-bleu-mauve irréaliste, quelques nuages étirés sillonnaient le ciel. Un sourd meuglement, chargé d'une tension troublante, émergea de l'enceinte. Le silence se fit. Des bruits de pas léger brisèrent ce silence sourd, un homme apparut dans l'arène, il portait un costume de torero d'une sobriété étonnante dont seules quelques bandes de tissu rouge se détachaient de l'ensemble noir qu'il portait, le taureau en face de lui le regardait avec une nonchalante bienveillance. A l'inverse, le regard de l'homme était dur, sans une once de compassion.

Ernest se tut un instant et chercha, excité, une bouteille « En avant la musique, je te convie à la célébration de l'ignominie humaine ! » Ernest s'exécuta prestement. Il but d'une traite sa première bouteille puis s'empressa de renouveler son exploit. Ernest exsuda, sécréta, rendit. Son corps se débattait comme il pouvait de cet afflux de toxique mais il était voué à la défaite. Il cherchait vainement dans ses ressources un moyen de maintenir l'équilibre, mais sous les assauts répétés de l'alcool il ne pouvait que céder.

L'homme agita sa grande cape noire, le taureau laboura le sol de son pied et fonça, l'homme tendit son bras hérissé d'une banderille et frappa la bête au garrot, l'homme saigna.

Ernest balbutia son homélie paranoïaque d'homme ivre, insultant, haïssant le monde et son créateur.

Le taureau saignait à présent.

Ernest vida une autre bouteille qu'il vomit presque aussitôt. Il exultait : « Ah ça y est tu vois... hein parce que moi aussi je vois... » Il délirait « Encore allez, encore une... allez, par ici » Il ingurgita une nouvelle rasade.

Le torero recommença, frappa la bête d'un geste ample et assuré mais il se courba instantanément sous l'influx de douleur qui irradiait son dos, le sang poisseux et tiède plaquait son habit sur sa chair. Il s'appuya sur sa cuisse et tenta de se relever, il tituba légèrement mais réussit à se maintenir en équilibre. Avec toute l'énergie qu'il était capable de réunir, il brandit à nouveau sa banderille et frappa la bête. La douleur redoubla d'intensité et il s'effondra. Le taureau, aussi meurtri que l'homme, s'approcha doucement de lui, avec une certaine crainte. Il se mit alors à le humer de ses gros naseaux, soufflant sur le corps de l'homme transi.

Ernest, les yeux dans le vague, ne parvenait pas à déglutir son ultime gorgée, il semblait inerte, imperméable à tout stimulus.

Tandis que le taureau le réchauffait de son souffle puissant, l'homme dans un sursaut de conscience mit la main sur son épée et perfora le cou taurin de part en part.

Ernest déglutit. Le taureau s'affala lentement sur son côté, sa tête faisant face à celle du torero. La lumière s'amenuisait, les ténèbres gagnaient l'enceinte. Le vide se saisissait de tout ; pas le moindre photon ne pouvait espérer échapper à ce néant. Plus rien n'existait désormais autour de l'arène, les murs avaient tout simplement disparu. Ne restait plus que l'homme et le taureau partageant la même passion, le vide était en train de les ronger patiemment, de s'emparer d'eux ; à présent, ils n'étaient plus. Seul le néant régnait triste et froid.

Ernest se réveilla, jamais auparavant il n'était allé aussi loin, jamais il ne s'était senti aussi misérable, il ne se détestait même plus tant son insignifiance l'avait saisi au cours de sa curée organique.

La Réponse, la fameuse Réponse ne l'intéressait même plus. Puisque tout était joué d'avance selon lui, il n'avait plus d'intérêt à se torturer sans fin le cerveau. « Ça y est tu as fini ton travail, tu m'as bien creusé, retourné, décortiqué. Tu as montré ce que tu voulais à ton lecteur sur la condition humaine. Maintenant tu vas me reléguer au placard, bifurquer sur un autre personnage et me laisser dans le néant. » Ernest, les épaules courbées contempla ses vieilles charentaises. Il ne savait plus quoi penser, sans son cycle infernal, il se sentait vidé de sa substance, inutile. « En tous cas, j'ai trouvé la solution, manipulé ou non par un écrivain de pacotille, la fin du roman sera sans issue. » Ernest se dirigea vers sa chambre et tira de sa commode un petit revolver. « Quel ironie, si j'avais eu ce truc là sur moi le soir de l'agression... Enfin... » Il chargea l'arme, la posa sur ses cuisses et retourna au salon. Il prit le revolver dans sa main, le soupesant maladroitement. « Je comprends mieux pourquoi le suicide a toujours été condamné par les grandes religions. C'est le plus beau pied de nez que l'on puisse faire à son créateur -quel qu'il soit ! » Ernest releva le chien.

Il plaqua tout d'abord le canon contre sa tempe mais douta de la force de son bras. Il le plaça alors sous sa mâchoire mais craignit de n'arriver qu'à s'arracher la moitié du visage. Il introduisit donc le canon dans sa bouche. Le goût métallique le répugna et décida de revenir à la position initiale. « J'espère que tu n'auras pas le mauvais goût de me faire survivre. » Dit-il plus par superstition plus que par réelle conviction.

« Maintenant ne me reste plus qu'à tirer... » Hélas ce genre de geste nécessite tout sauf de la réflexion. Certes il est aisé de monter en haut du plus haut plongeoir et de sauter si l'on enchaîne les actions d'un seul mouvement. Cependant lorsque la réflexion s'en mêle, tout devient plus compliqué. Et Ernest se laissait gagner par le doute. Alors il décida de jouer à se surprendre, jeu qu'il affectionnait particulièrement quand il était enfant. Il regardait son bras et attendait qu'il le surprenne. Au début ce jeu semble ridicule mais au bout d'un certains laps de temps, le bras tend à se distinguer du reste du corps, observé qu'il est. Il acquiert une personnalité et lorsqu'il bouge enfin : vous sursautez. Ernest conclurait donc sa vie sur ce jeu rendu macabre par les circonstances. Il s'attendait à tout moment que son doigt se fléchisse mais il était encore là, il attendait la contraction volontaire-involontaire de sa main. Rien ne se passait.

Quelque part dans le cervelet, un groupe de neurone reçut un lot de neurotransmetteur des plus communs. La dose n'était pas encore suffisante pour une dépolarisation mais elle s'accumulait petit à petit et bientôt le potentiel d'action serait engendré et envoyé. Le déséquilibre s'accroissait de part et d'autre de la membrane du neurone. Les neurotransmetteurs s'accumulaient sur la paroi externe. Alors l'influx électrique se créa, il parcourut le nerf médian puis les nerfs digitaux qui répercuta l'ordre aux muscles...

La plante s'affaissa dans un fin bruissement de cellulose.

Mauvais roman

Romain Cailleaux

1

**Cet ebook de 20eme\_Siecle est gratuit.**

[Faites un commentaire qui sera envoyé à l'auteur, Cliquez ici](#)